

# IDÉAL ET STRUCTURE

Richard BERGERON, o.f.m.

*Professeur de Théol. dogmatique  
Collège franciscain de Théol.  
5750, boul. Rosemont, Montréal.*

Le temps n'est plus à une naïve satisfaction de soi, à une pieuse contemplation du passé, ou à une pusillanimité servile. Il faut avoir le courage de regarder lucidement la réalité actuelle, sans nostalgie pour un passé révolu. Cette analyse courageuse de la situation présente nous aidera à mieux préparer l'avenir. Dans la crise grave que traversent les institutions religieuses, la critique est un devoir. Un trouble vague et mal défini est toujours nuisible, alors qu'une critique judicieuse s'avère libératrice et bénéfique. Le temps est donc à la critique. Il ne s'agit pourtant pas d'une mode ; on ne critique pas pour être "dans le vent", mais par devoir. L'effort de lucidité critique qui existe dans certaines communautés est réconfortant. Encore faut-il que cette critique soit exempte de tout ressentiment contre sa propre communauté et qu'elle se fonde en définitive sur l'amour qu'on a pour elle ; encore faut-il que cette critique soit humble, juste, réservée et en dépendance de l'autorité ; encore faut-il qu'elle soit engagée et constructive. On ne parlera jamais avec l'indépendance d'un dilettante qui ne se sent pas concerné, mais toujours avec la conscience de sa responsabilité envers ses frères, et à partir de son engagement dans sa communauté.

Au-delà de toutes nos angoisses et de tous nos problèmes, la question qui se pose à nous aujourd'hui est une question de fidélité : fidélité au Christ, fidélité aux valeurs spécifiques de son institut, fidélité à soi-même. A la source de notre inquiétude actuelle et de nos désirs de réformes se trouve l'angoisse existen-

tielle d'un être libre qui commence à douter de l'authenticité de sa fidélité. Le religieux actuel ne sait plus comment concilier la triple fidélité dont il vient d'être question. Il sent confusément que son engagement vis-à-vis des structures de sa communauté met en cause la fidélité à soi-même ou entre en conflit avec sa fidélité au Christ et sa fidélité aux valeurs religieuses. La tension existe entre, d'une part, l'attachement à une structure existante et, d'autre part, la fidélité à des valeurs personnelles, vivantes. En dernier ressort, il s'agit d'une tension entre l'objet et la personne, ou, pour employer la terminologie de Newman, entre le système et l'influence. L'influence et le système sont les deux puissances motrices qui mènent le monde ; ce sont les deux grands principes d'action dans les affaires humaines. Ces deux principes sont distincts et chacun a une fonction particulière à remplir ; l'un est nécessaire à l'autre ; les deux doivent se compléter.

L'influence paraît d'abord ; le système ensuite. Au début, c'est l'idée, la vie, l'intuition, le zèle ; après viennent la sagesse, la prudence, l'organisation, l'institution et le droit. Telle est l'histoire de toute société, même religieuse : elle surgit de l'influence et débouche sur le système ou, comme dit Newman, "elle commence par le poète et finit par le gendarme"<sup>1</sup>. A la racine de tout système, il y a un principe spirituel, individuel et immanent qui se traduit ensuite en une législation et une institution. Le système naît de l'influence, parce qu'elle est un dynamisme qui jaillit de la personne ; elle est une sorte de flux magnétique qui rayonne de l'individu. L'influence est de nature personnelle ; c'est le principe de personnalité. Le système, lui, est de nature sociale. Le système naît d'efforts individuels. Les individus qui sentent fortement exercent une influence particulièrement efficace ; ce sont eux qui lancent dans le monde les idées vivantes et fortes. Les grandes œuvres sont le fruit de grandes idées et non des systèmes, si parfaits soient-ils. "Aucun système, écrit Newman, n'a jamais produit de grandes oeuvres"<sup>2</sup>.

L'influence est le principe de vie, le dynamisme intérieur du système ; elle est au système ce que la respiration est au corps. Le système sans l'influence est un corps mort. Le système a toujours tendance à s'hypertrophier, au point d'étouffer l'esprit

1) NEWMAN, *University Sketches*. Ed. par M. Thierney, Dublin 1961, 74.

2) NEWMAN, *Apologia pro vita sua*. Trad. française par L. Michélin Delimages. Paris 1951, 75.

qui l'a fait naître ; il a tendance à substituer la loi à l'idée vivante. Il se sclérose alors et se momifie. De par une nécessité intérieure, le système dégénère presque infailliblement en institutionalisme et en juridisme et engendre finalement le légalisme. L'idée est alors étouffée par le système ; l'idée devient législation, droit, prescription. Le système, qui a pour but de prolonger l'idée dans le temps et de la décupler dans l'espace, rend alors l'idée captive ; c'est la lettre qui s'est substituée à l'esprit<sup>3</sup>.

La communauté religieuse n'échappe pas à cette loi. Les deux principes, l'influence et le système, agissent également en elle. Là encore, ce qui paraît d'abord, c'est l'influence personnelle d'un homme ou d'une femme remarquables par leurs valeurs humaines et spirituelles. Les congrégations religieuses sont apparues subitement comme un dynamisme nouveau au sein d'une Eglise établie. Elles sont apparues comme un esprit vivifiant ou comme une idée puissante. Cette idée s'est répandue dans le monde, plus ou moins rapidement, selon la puissance de son dynamisme. Très tôt, le système s'est formé qui est venu canaliser cette idée explosive et l'empêcher de dégénérer en désordre ou en fanatisme et finalement de se dissoudre. Le plus grave, c'est que souvent le système n'est pas sorti uniquement de l'idée. Pour se constituer, il a dû emprunter bien des éléments étrangers à l'idée. Et aujourd'hui nous constatons qu'il existe un vrai décalage entre cette idée et le système qui devrait l'incarner. La question qui se pose à chaque religieux est de savoir si le système actuel est en harmonie avec l'idée qui en est à l'origine.

C'est à l'intérieur de ce manque d'harmonie et de réciprocité du système par rapport à l'idée que s'inscrit le problème de la fidélité de chaque religieux à son fondateur et, à travers lui, au Christ Jésus. Et cette double fidélité est, à son tour, inséparable de la fidélité à soi-même, puisque toute fidélité passe par la fidélité à soi-même. S'il en était autrement, la fidélité au Christ serait

3) Il faut entendre ici le mot *idée* au sens newmanien. Ce n'est pas le concept, ni la représentation mentale d'un objet d'expérience ; c'est la somme intégrale de tous les aspects possibles de cet objet. Aucun aspect n'est assez profond pour épuiser le contenu de l'idée ; aucun terme ne peut suffire à l'exprimer valablement. L'idée n'est ni au-dessus, ni au-dessous de l'esprit humain. "Elle se meut essentiellement entre le plan idéal et le plan social en passant par un point unique qui est la personne. C'est dans ce passage que se manifeste sa vie" (J. GUTTON, *La philosophie de Newman*. Paris 1933, 82-83 ; voir M. NÉDONCELLE, *Oeuvres philosophiques de Newman*, Paris 1945, 155-157).

une aliénation de la personne. Toute fidélité vraie s'inscrit dans la fidélité à soi-même. Le Christ n'est pas venu détruire la nature, mais l'achever. Au-delà de toute opposition, il y a une harmonie radicale et un ordre réciproque fondamental entre l'ordre de la rédemption et l'ordre de la création, entre la nature et la grâce. Celle-ci ne vient pas chapeauter celle-là. La grâce s'inscrit dans les entrailles de la nature elle-même et l'épanouissement total et intégral de la nature n'est pas le résultat de ses seules forces naturelles, mais de l'action de l'Esprit du Christ. C'est dire que la fidélité au Christ passe par la fidélité à soi-même. On pourrait même dire qu'au plus profond elle s'identifie avec elle.

Or, dans le Christianisme, la personne humaine et libre est un absolu en ce sens qu'elle relativise toutes autres valeurs non personnelles : celles-ci sont relatives et secondes par rapport à la personne. La personne libre a donc toujours la primauté sur le système ; jamais elle ne doit lui être sacrifiée. C'est un crime de lèse-majesté que de subordonner la personne à la fonction ou à la structure ; c'est diviniser la loi ; c'est faire du système une idole ; c'est tomber dans le vice des pharisiens qui sacrifiaient l'homme à la loi ; c'est encourir le reproche du Seigneur qui affirme que la personne n'est pas pour la loi, mais la loi pour la personne. Nous ne sommes pas dans une communauté pour servir un système, mais pour servir nos frères. Les expressions "servir la communauté", "travailler pour la gloire de la communauté" devraient être bannies de notre vocabulaire car, même si elles peuvent s'entendre dans un sens acceptable, elles n'en suggèrent pas moins une certaine subordination de l'individu au système. Quand le Seigneur affirme que nous sommes des serviteurs inutiles, il ne le dit pas par rapport à une loi, mais par rapport à nos frères, les hommes. La personne ne répond pas à la question : "à quoi sers-tu ?" ou "à qui sers-tu ?" Ce serait en faire un instrument et un outil. Elle ne répond pas non plus à la question : "que sers-tu ?" Ce serait donner la primauté à l'objet non personnel. Elle répond à la question : "qui sers-tu ?" Le "servir" de la personne implique toujours une relation interpersonnelle. Il faut se demander sérieusement si dans nos communautés le système ou la fonction n'a pas concrètement la primauté sur la personne. Maintenir un cadre au détriment des hommes, c'est donner la primauté au système ; mettre un individu dans une fonc-

tion pour laquelle on sait qu'il n'est pas fait, c'est donner la primauté au système ; urger des règles désuètes qui ne rejoignent plus l'individu et contredisent ses aspirations profondes, c'est donner la primauté au système.

Si notre fidélité s'adressait à un objet, nous serions sûrs d'être fidèles en nous attachant au système tel qu'il existe. Mais ma fidélité ne s'adresse jamais à une chose. On n'est jamais fidèle à une chose ; on y est plus ou moins attaché ; cet attachement n'est pas encore de la fidélité. La fidélité s'inscrit toujours à l'intérieur d'une relation personnelle. Je suis fidèle à quelqu'un. Le système ne peut être l'objet de ma fidélité ; son rôle est de servir de cadre et de médium à ma fidélité. Mais puisque la fidélité est une attitude personnelle et que la personne est un être vivant en perpétuelle évolution, il se peut qu'un système qui jadis était un médium adéquat de fidélité, ne soit plus apte aujourd'hui à remplir ce rôle. Alors il s'inscrit en faux dans ma relation de fidélité ; il devient destructeur de fidélité et partant de personnalité.

La fidélité est une donnée dynamique. "Être fidèle à soi-même, écrit Gabriel Marcel, c'est répondre à un certain appel intérieur qui m'enjoint de ne pas m'hypnotiser sur ce que j'ai fait, mais au contraire de m'engager, de continuer à vivre, par conséquent d'évoluer"<sup>4</sup>. La fidélité à autrui aura aussi ce caractère dynamique parce qu'elle doit suivre la courbe d'évolution de son être et du mien. La fidélité au Christ est, elle aussi, du même type, à la seule différence qu'elle est inconditionnelle : elle s'appelle la foi. Être fidèle à soi-même ou au Christ ne signifie pas que l'on reste attaché à des principes adoptés une fois pour toutes. On peut être constant avec soi-même, sans être fidèle à soi-même. La fidélité exige qu'on soumette ses principes et ses vues à un examen sans cesse renouvelé. La paresse naturelle incite l'homme à placer ces principes au-dessus de toute discussion. De plus, le mécanisme de la vie sociale joue en faveur de la substitution de l'automatique au personnel. Tel homme est classé comme professant telle opinion ou tel principe ; par là, il s'assure une certaine place dans la société ; il se taille une réputation ; il joue un personnage. En changeant de conviction, au contraire, il passera aux yeux de tous pour un inconsistant et pour un homme peu sérieux. La fidélité est un dynamisme toujours en mouvement. Être fidèle, c'est rester

4) G. MARCEL, *Homo Viator*. Paris 1944, 179.

vivant. L'infidélité est précisément l'obstination à maintenir le passé et le refus d'admettre l'évolution des êtres et de soi-même d'abord.

Puisque la fidélité au Christ, à soi-même et au fondateur d'un Ordre est une donnée dynamique, elle commande un renouvellement incessant du système dans lequel elle doit s'exprimer. Tout le monde s'accorde pour dire qu'il faut faire une réforme. Cet accord général qui n'est souvent que verbal, ne va pas bien loin. Les divergences de vue apparaissent aussitôt qu'il s'agit de déterminer la nature, la qualité et les exigences concrètes de cette réforme.

D'aucuns estiment que la réforme dont nous avons besoin doit être un renouvellement moral. Si chacun nettoie sa maison, la ville deviendra propre. La réforme sera le résultat ou mieux la somme globale des réformes personnelles. Il faut commencer par se réformer avant de vouloir réformer les structures. La sainteté personnelle, disent-ils, est la seule réforme valable. Il est évident que nous devons tous pratiquer plus résolument cette "métanoia", cette vie de pénitence, dans laquelle nous sommes engagés par vœux. Je dirais même que cette "métanoia" indispensable au religieux comme à tout chrétien, doit posséder certaines caractéristiques spécifiques, car les religieux aussi ont des péchés mineurs qui leur sont propres. Ces vices ne sont pas seulement des défaillances dues à la faiblesse de l'humaine nature en général. Ce sont des vices particuliers, relatifs au conditionnement créé par le système actuel. Il y a une certaine forme d'hypocrisie, d'infantilisme, de tricherie juridique qui disparaîtrait de ce monde si le système actuel était réformé. Notre effort de "métanoia" doit essayer de débusquer ces vices spécifiques et de les combattre.

Quoi qu'il en soit de la nécessité et de l'urgence d'une réforme morale, elle restera insuffisante dans les circonstances actuelles. Affirmer le contraire, ce serait méconnaître la réalité concrète. Les bonnes dispositions et la bonne volonté ne suffisent pas ; cette bonne volonté doit avoir la possibilité de s'exprimer et de s'incarner. Pourtant il y a des dispositions et des systèmes qui peuvent être un obstacle à la mise en oeuvre des bonnes intentions. Les lois du jeûne eucharistique ont bloqué longtemps des chrétiens pourtant désireux de communier souvent. Penser que la réforme intérieure suffit, c'est tomber dans l'angélisme. Il n'y a pas de spirituel pur qui pourrait se réaliser dans sa pureté indé-

pendamment d'un conditionnement concret. Le système exerce toujours une influence sur les esprits, la mentalité et même l'attitude morale des individus. Il existe un rapport profond entre le comportement d'un individu et le système dans lequel il vit. Notre conception de l'idéal religieux est nécessairement influencée par les conditions de vie créées par les structures des communautés. Sauf exception, il est impossible d'avoir un esprit authentiquement évangélique si on n'est pas évangélique dans son style de vie. La réforme morale, pour nécessaire qu'elle soit, ne suffit donc pas ; il faut une réforme du système lui-même, car si nous ne réformons pas le système, c'est lui qui nous déformera.

Certains prônent une réforme du système actuel, désignant par là la réforme des abus structureaux qui se sont infiltrés dans les constitutions. Ils estiment qu'une adaptation des constitutions actuelles suffirait à garantir notre fidélité aux valeurs évangéliques et à nous insérer dans le mouvement de l'Eglise actuelle.

D'autres pensent que ce dont les religieux ont besoin, c'est d'une réforme créatrice structurale. Il faut créer du neuf et non rapiécer du vieux. Il ne s'agit pas de faire du bricolage avec les constitutions, de supprimer un mot ici, d'ajouter un adverbe là. Cela ne nous mènerait nulle part et ne résoudrait pas le problème de fidélité qui se pose au religieux. Donc pour être valable, une réforme ne doit pas consister uniquement dans l'élimination des abus structureaux ; elle doit être créatrice de formes nouvelles et inédites.

Cette dernière forme nous paraît plus indiquée. Quoi qu'il en soit, une liberté authentique est nécessaire, car la "liberté authentique, écrit Berdiaef, n'est pas celle dont on jouit pour accomplir la loi, mais celle dont on jouit pour créer du neuf"<sup>5</sup>. Faisons confiance à cette liberté créatrice qui n'est pas du libertinage capricieux, mais un don de l'Esprit.

\*

\*      \*

Cette réflexion a voulu insister sur l'esprit de liberté qui doit animer ceux qui travaillent à la réforme de la vie religieuse selon l'exhortation du Décret de Vatican II. Nous croyons inutile d'ajouter qu'elle ne veut en rien minimiser les autres critères de rénovation sur lesquels insiste le Décret.

5) N. BERDIAEF, *Esprit et Réalité*. Paris 1959, 111.